Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

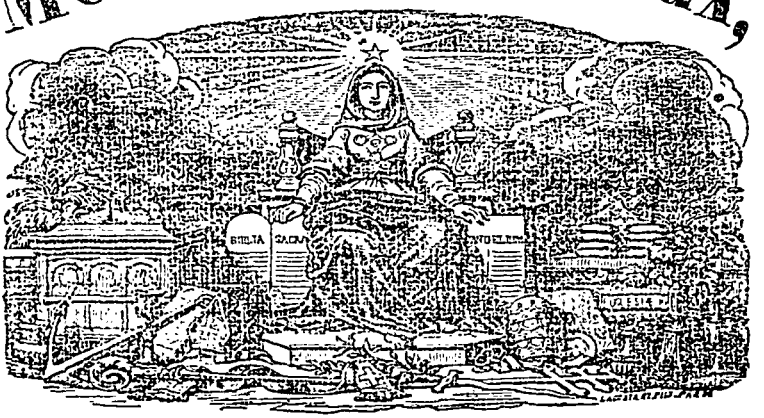
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☑ Showthrough / Transparence
- ☑ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

☑ Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM ; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3. MONTRÉAL, 3 JUIN 1842. No. 29.

CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

(SUITE ET FIN.)

Sans le célibat, non seulement le ministre du culte ne fera point au peuple le sacrifice de sa vie ni de ses biens ; mais personne ne le fera. Sans le célibat, point de confession : sans la confession, point de sacrifice perpétuel au service des pauvres et des malades : sans la confession, point de frère ni de sœur de charité. Avec la confession, il y a des restitutions, surtout des restitutions en faveur des pauvres. Avec le célibat, tout cela tombe; on le voit par l'Angleterre(1). Ce n'est pas tout. Un protestant anglais, lord Fitz-William, après avoir rappelé que la vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernemens, démontre qu'*il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence*, sans la confession (2). Or point de confession sans le célibat du prêtre : donc sans le célibat ecclésiastique point de morale, de justice, de vertu : point de société.

(1) Rubichon, p. 93.
(2) Lettres d'Atticus, p. 199.

Aussi en tous lieux, en tout temps, chez tous les peuples, le sentiment commun prescrivait au prêtre une continence perpétuelle ou temporaire. Athènes, Rome, l'Egypte, l'Inde, la Chine, le nouveau-Monde, n'ont là-dessus qu'une voix (1). Le prêtre hébreu, restreint déjà pour la femme qu'il pouvait épouser, était obligé à la continence tout le temps de ses fonctions sacerdotales. Comme le prêtre catholique exerce son ministère tous les jours, qu'il peut être dans le cas de le faire à chaque instant, la continence perpétuelle est pour lui une loi proclamée d'avance par tous les siècles. Aussi, avec le christianisme, résumé et développement de tout ce qu'il y avait de vrai et bon parmi les hommes, le célibat sacerdotal s'est-il établi naturellement. Les premières lois qu'on rencontre sur ce sujet, ne l'introduisent point, mais en déterminent l'étendue, en pressent l'observation. Nul prêtre ne peut se marier, telle est la voix unanime de tous les siècles et de tous les peuples chrétiens. Les Grecs pensent là-dessus comme les autres. Seulement ils admettent que, par tolérance et faute de sujets, un laïque marié peut être ordonné. Mais ce mari fait prêtre vient-il à perdre sa femme, il lui est défendu d'en prendre une autre ; et pour s'assurer de sa continence, on le précipite pour la vie dans un monastère. Lors donc que le protestantisme se fait de prétendus prêtres qui se marient, se démarient, il descend au-dessous non seulement du judaïsme, mais même du paganisme ; et lorsqu'il nous donne cette dégradation du sacerdoce pour sa perfection, il inspire la pitié : car c'est vouloir nous faire accroire que la perfection du prêtre consiste, non pas à être l'homme de Dieu et l'homme du peuple, mais l'homme d'une femme et l'homme de la police.

Pour défendre le pays contre l'ennemi, il est des armées, avec une sévère discipline, avec le célibat militaire, avec le dévouement de la vie au salut de la patrie. Ce dévouement, ce célibat est forcé. Il y a des lâches, des déserteurs, des traîtres. Au lieu de relâcher pour eux la discipline, on la resserre.

Pour défendre, non pas tel ou tel pays, mais l'humanité entière, contre les doctrines et les passions hostiles qui peuvent la corrompre, il est une milice spirituelle, avec la discipline et le célibat ; c'est le clergé catholique.

Nul n'est forcé d'y entrer : Dieu y appelle qui il lui plaît : y entre qui se sent appellé : vous êtes libre, dit le pontife à qui s'y présente.

Nul n'est exclu. Le fils d'un charpentier peut devenir un Grégoire VII, le jeune pâtre un Sixte V, le dernier des chrétiens le Père des peuples et des rois.

Cette milice exige le célibat, pour que le sacerdoce universel ne devienne point un privilége héréditaire, une caste de mages ou de brames : elle exige le célibat, pour que quiconque se sent appelé,

(1) Du Pape, par M. de Maistre, liv. 3, chap. 3.

s'y puisse dévouer à Dieu et aux hommes ; elle exige le célibat, pour que quiconque se sent la noble ambition de conquérir à la civilisation véritable l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, puisse l'entreprendre sans obstacle.

Cet ordre, dévoué à Dieu et au peuple, Dieu le recrute aussi parmi le peuple.

Mais à ces lâches, à ces traîtres, à ces apôtres, à ces prôneurs de la Réforme, qui ont déserté la milice de l'Église pour se livrer, contre leurs sermens, aux voluptés charnelles, proclamant le penchant de la nature comme une loi d'émancipation, aux déserteurs de tous les lieux et de tous les tems nous dirons : Soldat sans cœur et sans parole ! n'est-il pas dans la nature aussi de craindre les fatigues et la mort ? Cependant, chaque jour deux ou trois millions de guerriers surmontent ce penchant si naturel ; est déclaré lâche, infâme, qui, par la crainte de la mort, déserte son poste ; au lieu de relâcher pour lui la discipline, on le fusille. Et pourtant, la plupart de ces braves ne se sont point engagés volontairement. Toi au contraire, tu as eu des années entières pour délibérer, pour t'éprouver : tu t'es engagé de ton plein gré, ou bien tu en as menti à la face du Ciel et de la terre. Et maintenant, parce que tu te lasses d'être l'homme de Dieu et du peuple, maintenant que tu voudrais leur fausser ta foi et ton serment, il faudra, pour complaire à ta lâcheté parjure, abolir la loi, la discipline, l'armée de Dieu, la société, l'Église ! Dieu et son peuple veulent te punir ! Ou plutôt sois ce que tu dois être et ce que tu as juré d'être, l'homme de Dieu et du peuple, et tu n'auras ni le temps ni le besoin d'être l'homme d'une femme.

Jamais on n'a tant vanté l'indépendance que dans notre siècle ; qui ne sait que le célibat est une loi d'affranchissement et de liberté sociale ? Se faire l'homme de Dieu et l'homme du peuple, vivre et mourir pour l'un et pour l'autre, à cet effet n'être que soi : il y a là quelque chose d'indépendant, de libre, de supérieur à la force : il y a là quelque chose qui ne plie point assez sous la main des gouvernans. Et puis, ce corps se recrute dans le peuple : son exemple y répand je ne sais quoi de cette liberté et indépendance du prêtre. Le peuple n'est plus si souple à tous les caprices de l'homme au pouvoir. Un prêtre marié est bien plus traitable. Il craint pour soi, pour sa femme, pour ses enfans. On le tient par cinquante fils, on le fait agir comme une marionnette. Il ne sera plus l'homme de Dieu et du peuple, mais l'homme de la police : il prêchera la servilité sous nom de religion. Ses fils seront naturellement comme leur père. Ce sera une race bénite de maniables employés. Le fils du laboureur ne quittera plus sa charrue, le fils du charpentier sa boutique. Le peuple n'apprendra plus que la servitude.

Ainsi Henri VIII trouve ses prêtres, ses évêques trop rétifs. Il leur fait prendre des femmes. Aussitôt ils consacrent au nom du

Ciel les plus honteux excès de sa tyrannie. Où en sont maintenant leurs successeurs ou plutôt leurs descendans? Un d'entre eux va nous le dire. " Ce ne fut pas un petit malheur pour la cause du christianisme en Angleterre, que la permission du mariage accordée à notre clergé, lorsque la réforme nous détacha du papisme; car il en est arrivé ce qui devoit nécessairement arriver, et ce qu'on aurait dû prévoir. Depuis cette époque nos ecclésiastiques ne se sont plus occupés que de leurs femmes et de leurs enfans. Les membres du haut clergé y pourvoyaient aisément avec leurs grands revenus; mais les ecclésiastiques du second ordre, ne pouvant établir leurs enfans avec de minces rétributions, jetèrent bientôt sur tous les points du royaume des familles de mendiants. Pour moi, je n'examine point si la continence est une vertu nécessaire à celui qui sert à l'autel (au moins elle lui vaudrait beaucoup plus de faveur et de dignité): mais ce que je ne puis m'empêcher d'observer, c'est que notre gouvernement ne fait nulle différence entre l'épouse d'un évêque et sa concubine: la première n'a ni place, ni préséance dans le monde, elle ne partage d'aucune manière le rang et la dignité de son époux; tandis qu'un simple chevalier dont la dignité est à vie comme celle de l'évêque, donne cependant à sa femme un rang et un titre. En ma qualité de simple membre de la république des lettres, j'ai souvent désiré le rétablissement des canons qui défendaient le mariage aux prêtres. C'est au célibat des évêques que nous devons presque toutes les magnifiques fondations qui honorent nos deux universités; mais depuis l'époque de la réformation, ces deux grands siéges de la science comptent peu de bienfaiteurs dans l'ordre épiscopal. Si les riches dons de Laud et de Sheldon ont droit à notre reconnaissance éternelle, il faut aussi nous rappeller que ces deux prélats furent célibataires. Depuis le commencement de ce siècle je ne vois pas parmi nos Très-Révérends un seul patron distingué de la science ou des savants: mais personne ne saurait en être étonné, en songeant par quel esprit sont animés tous ces prélats *de fabrique royale*: ce n'est pas sûrement par l'Esprit saint, quoique dans leur consécration ils se rendent à eux-mêmes le témoignage qu'ils sont appelés à l'épiscopat par le Saint-Esprit (1)."

Voilà ce qu'il en est du clergé marié en Angleterre, de l'aveu d'un de ses membres. En est-il différemment en Allemagne? Ecoutons un ministre protestant de ce pays:

"Le protestantisme n'a pas moins avili la dignité sacerdotale. Pour ne pas avoir l'air d'aspirer à la hiérarchie catholique, les *prêtres* protestans se sont défaits bien vite de toute apparence religieuse, et se sont mis très humblement aux pieds de l'autorité temporelle. Parceque la vocation des *prêtres* protestans n'était pas de gouverner l'é-

[1] Political and litterary anecdotes of his own times by doct. W. King. London, 1819.

tat, il n'aurait pas fallu en conclure que c'était à l'état à gouverner l'église. Les récompenses que l'Etat accorde aux ecclésiastiques, les ont rendus tout-à fait séculiers. Avec leurs habits sacerdotaux, ils ont dépouillé le caratère spirituel. L'Etat a fait son métier, et tout le mal doit être mis sur le compte du clergé protestant. Les *prêtres* n'ont bientôt plus fait que leur devoir de citoyens. L'Etat ne les prend plus que pour des officiers de police. Il ne les estime guère et ne les place que dans la dernière classe de ses officiers. Depuis que la religion est devenue la servante de l'Etat, il est permis de la regarder, dans cet état d'abaissement, comme l'ouvrage des hommes, et même comme une fourberie. C'est de nos jours seulement qu'on a pu voir l'industrie, la diète, la politique, l'économie rurale, et la police entrer dans la chaire. Le *prêtre* doit croire qu'il remplit sa destinée et tous ses devoirs en faisant lecture en chaire des ordonnances de la police. Il doit dans ses sermons publier des recettes contre les épizooties, montrer la nécessité de la vaccination, et prêcher sur la manière de prolonger la vie humaine. Comment donc s'y prendra-t-il après cela pour détacher les hommes des choses temporelles et périssables, tandis qu'il s'efforce lui-même, avec la sanction du gouvernement, d'attacher les hommes aux galères de la vie (1) ?"

Mais voici qui est encore plus étrange. L'auteur d'un mémoire aux Etats de la Hesse électorale, ayant remontré qu'il était inconvenant de faire des ministres de la religion des collecteurs d'impôts, des recors de justice, etc., le correspondant de la gazette de Darmstat, 21 novembre 1830, ajoute que tout cela n'était que trop réel, que pour le moins il ne faudrait pas, comme on fait en Hesse, leur imposer l'obligation de percevoir la taxe sur les filles de mauvaise vie et autres semblables. Voilà où en est le clergé protestant.

Après cela, les ennemis de la foi catholique iront à la recherche de quelques scandales, épars dans plusieurs siècles, et ils auront le triste courage de nous les jeter au visage en s'écriant triomphalement : voilà les fruits du célibat !—Oui, comme les adultères sont les fruits de la pudeur, les parricides les fruits de la piété filiale. . . . . .

Ils appellent la loi du célibat ecclésiastique une loi de contrainte. Imposture ! Qui donc vous a contraints de vous faire prêtres ? Le pontife ne vous a-t-il pas dit : Vous êtes encore libres, *adhuc liberi estis ?* Suivant l'Apôtre, qui se marie fait bien, qui ne se marie pas fait mieux. Eh bien ! l'Eglise ne veut pour ministre que qui se sent appelé à mieux faire, afin qu'il ne soit pas partagé entre Dieu et une femme ; mais qu'il soit tout entier à Dieu et à son peuple. Mais disent-ils, l'intérêt de la population ? Ignorans ! Sur cent hommes ar-

(1) *Sur le vrai caractère du prêtre évangélique*, par le professeur Marshesneke, à Heidelberg.

rivés à l'âge de la virilité il y avait forcément, sous François 1er. dix célibataires : sous Henri IV, vingt ; sous Louis XIV, trente : et aujourd'hui il y en a quarante. Belle ressource, en vérité, pour la religion, la société, les pauvres, quand le nombre des pauvres et des misérables sera augmenté par les enfans de vos ministres. Mais de grands talens s'éloigneront du sacerdoce. Eh ! bon voyage. L'Eglise a plus besoin encore de grandes vertus. A Solyme il y avait plus d'un bel esprit : le sauveur n'en prit aucun ; il choisit douze pauvres hommes du peuple, pour sauver tous les peuples. Et puis, voyez les grands talens, les Athanase, les Chrysostôme, les Bossuet, les Fénélon que le mariage amène parmi les popes russes et les papas grecs !

Peuples catholiques, bénissez Dieu de vous avoir conservé de véritables prêtres, de ces pasteurs qui ne sont pas l'homme d'une femme ou de la police, mais les hommes de Dieu et de leurs frères.

On lit dans la troisième livraison de l'*institut catholique*, revue religieuse publiée à Lyon, par la société de ce nom :

" Il est à remarquer que le mouvement qui s'opère en faveur de notre foi, se fait aussi sentir chez les juifs, et à ce sujet nous rappellerons que M. l'abbé Bautain mérite véritablement le nom d'apôtre par l'importance des conversions qu'il opère parmi eux.

" Nous sommes déjà bien loin de l'indifférence qui signalait les commencemens de notre siècle, et qui faisait dire à M. de Lamennais ces paroles remarquables : Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais celui qui néglige et dédaigne la vérité. Voyez les persécutions en Espagne, en Prusse, en Russie, au Tong-King ; en Amérique un peuple entier qui revient à la foi ; en Asie le paganisme s'émeut, le mahométisme voit disparaître le croissant sous les vêtemens européens, car il n'y a rien d'indifférent dans l'histoire d'un peuple, une mode légère est souvent le signal du changement moral d'une nation (1). Les intelligences élevées de l'Allemagne adoptent la foi catholique, à l'exemple du moyen âge, des populations entières, protestantes et catholiques, élèvent un temple magnifique à notre culte (Cologne); pendant que d'autres brisent la chaire d'un professeur impie (Strauss.) Tous les hommes, en un mot, sont chrétiens en quelque point ; car la religion est l'atmosphère du monde moral même pour ceux qui nient sa divinité. Il n'y a peut-être pas une famille en Angleterre qui ne renferme en son sein quelque catholique avoué ou caché. Les églises, les institutions catholiques s'élèvent en foule sur cette terre appelée jadis l'île des Saints.

(1) L'essai des nouvelles religions et les révolutions en faveur des anciennes, prouvent aussi que le règne de l'indifférence finit. Il est à remarquer que presque toutes nos guerres aujourd'hui sont plus ou moins des guerres de religion.

" La dissolution de l'hérésie s'opère toujours, ici par des contradictions semblables à celles de ces ministres qui ne veulent plus qu'un purgatoire tandis que leurs ancêtres protestans n'en voulaient point ; là par la prétention formellement avouée de revenir à la foi primitive du protestantisme en effet plus rapprochée de la nôtre ; là encore par l'adoption graduelle de plusieurs principes et même de plusieurs usages catholiques, tandis que quelques-uns arrivent à une négation complète du christianisme ; car toute hérésie commence par le protestantisme et finit par l'incrédulité : à travers plusieurs siècles le docteur Martin Luther donne la main au docteur Strauss. Une ville entière, par une inconséquence inouïe, rejette le culte des images et élève une statue à J.-J. Rousseau, tant il est vrai que notre foi est conforme à la nature humaine ; mais au milieu de tout cela il y a des gens qui annoncent sa fin prochaine ! Leur malheur était prédit : *Aures habent et non audient, oculos habent et non videbunt.*

"Nous sommes plus nombreux que jamais, disions-nous dans un précédent article, et les chiffres le prouvent ; en comparant le nombre des catholiques avant la venue de Luther avec leur nombre actuel, on trouve un accroissement remarquable. Non seulement, selon une loi générale dans l'Eglise, celle-ci gagne d'un côté ce qu'elle perd d'un autre côté ; mais il y a encore augmentation véritable (1). A présent nous ne parlons pas des sciences humaines et des arts industriels qui viennent en aide au progrès de la foi, pas plus que des applications nombreuses qui se font à la société civile des principes chrétiens ; l'association, le système pénitentiaire, l'égalité devant la loi, etc., etc. "

Dans la matinée de mardi dernier, 31 mai, sont arrivés en cette ville dix prêtres et trois autres ecclésiastiques, venus de France à New-York par le dernier paquebot du Hâvre l'*Argot*. Les prêtres sont MM. Chazel, Luiset, Tellier, Martin, Hanipaux, Duranquet ; Mouret, Boué, Neyron, Pignod ; les autres ecclésiastiques sont MM. Brenans, Jennesseaux, Tupin. Ce dernier est Savoyard, tous ces autres messieurs sont Français. Ils se sont mis immédiatement à la disposition de Mgr. de Montréal, qui, lors de son voyage en Europe, avait demandé du secours aux Evêques de France dans la pénurie de prêtres où se trouve son vaste diocèse.

(1) D'après une note très détaillée, publiée en 1831, et que nous empruntons à M. Ozanam, qui lui-même se basait sur les calculs de Malte-Brun, auteur protestant, l'accroissement des catholiques, comparativement à l'époque de Luther, serait 35 millions. Le nombre total des catholiques est de 180 millions, et depuis 1831 il a dû s'augmenter beaucoup.

CORRESPONDANCE.

MISSION DE ST. GEORGES D'HENRYVILLE.

M. L'EDITEUR,

Enfin nous sommes un peu missionnaires ; nous pouvons porter notre devise ; *Evangelizare pauperibus misit me.* Jusqu'ici nous avons prêché dans les paroisses anciennes et riches. Nous ne nous en plaignons point, nous n'en avons pas le droit après les consolations que nous y avons éprouvées et de la part des pasteurs et de la part des fidèles. Mais on ne nous en voudra pas d'avoir quelque prédilection pour cette mission donnée aux pauvres, dénués également des biens de la fortune et des secours de la religion, et de souhaiter que ce ne soit que le commencement de notre ministère parmi les pauvres catholiques dispersés sans prêtres au milieu de sectes sans nombre qui cherchent à leur enlever leur foi ; on ne nous en voudra pas si nous désirons consumer notre vie à soutenir, à encourager, à visiter ces pauvres âmes abandonnées que nous recommande notre règle. On nous permettra donc de raconter quelques faits dont nous ferons hommage à celle qui a béni notre départ, à celle qui, invoquée chaque jour pour la conversion des pécheurs, les a amenés dans nos bras touchés et repentans.

La paroisse de St. Georges, tout nouvellement établie et éprouvée par les années mauvaises, est pauvre ; elle n'a pas encore pu bâtir d'église : les instructions, les cérémonies de la mission se sont faites dans une salle bien insuffisante et où on étouffait. Son étendue et la pauvreté privent beaucoup de ses habitans des instructions de la religion ; il en est qui passent des années sans presque pouvoir venir à l'église ; ajoutez à cela les protestans qui y sont en grand nombre, et vous pourrez juger du besoin qu'il y avait d'un ébranlement salutaire et général, d'instructions suivies qui remissent un peu en lumière les vérités de la religion obscurcies par l'ignorance ou les fausses doctrines. Aussi la mission était-elle ardemment désirée et la population l'a demandée à grands cris, malgré les travaux pressans.

Nous dirons un mot de l'empressement avec lequel on a reçu les missionnaires, et surtout de la pompe qu'on a déployé à l'entrée de Monseigneur. Protestans et catholiques confondus se sont fait un devoir de la rendre aussi solennelle que possible ; plus de 150 cavaliers précédaient sa voiture attelée de quatre chevaux, et toute la population à genoux, sans distinction, demandait la bénédiction de celui que tous semblaient reconnaître pour le premier pasteur. Malgré le mélange de nations et de croyances, l'ordre a été parfait. Au reste, c'est une justice que nous aimons à rendre aux protestans du lieu : nous n'avons eu qu'à nous louer de leur bon esprit, (1) de leur tolérance sincère : ils se sont distingués par le plus profond respect, par une religieuse attention chaque fois qu'ils ont pu assister à quelque cérémonie. Plus d'une fois, ils ont manifesté le regret que le local, trop étroit même pour les catholiques, ne leur permit pas d'assister aux instructions, et quand arriva Mgr., on dut à quelques uns d'entr'eux l'idée d'élever au dehors de la chapelle une estrade du haut de laquelle il fit son discours d'entrée qui fut écouté avec la plus religieuse

(1) Ceci soit dit sans préjudice de quelques va-nu-pieds dont les propos de corps de garde ou les actions inconvenantes n'étaient pas moins réprouvées par les protestans que par les catholiques.

attention. Plaise à Dieu qu'ils soient exaucés les vœux formés par le bon pasteur, et que bientôt luise le jour où toutes les brebis entendront sa voix et se réuniront dans le bercail unique !

Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il nous est permis de bien augurer de l'avenir ; bien des semences ont été jetées qui germeront et porteront des fruits dans leur tems. Nous savons qu'un grand nombre de nos frères séparés ont été frappés soit de ce qu'ils ont vu, soit de ce qu'ils ont pu entendre ; qu'ils ont trouvé leurs religions mesquines et écrasées au pied de la grande croix catholique ; que plusieurs comme Félix ont avoué qu'ils n'étaient pas loin d'être persuadés ; qu'ils étaient catholiques dans le cœur, et c'est toujours heureux pour les catholiques qu'ils ont souvent à leur service et pour la nouvelle régénération, si on pouvait la diriger ; mais de malheureux préjugés sucés avec le lait, mais cette indifférence dogmatique les retiennent. Quelques-uns d'entr'eux, éloignés de 5 ou 6 lieues et qui n'ont pu venir, ont désiré avoir quelques lignes de nous pour connaître la religion ; M.le curé leur a envoyé de petits traités ; espérons que la grâce achèvera son œuvre. Qu'aurait-ce donc été si nous eussions pu leur faire entendre régulièrement cette langue anglaise étonnée de parler si bien catholique et sur les plages les plus reculées du globe ? Qui nous donnera de faire en anglais une mission de trois semaines dans les Townships ou dans les Etats !

Pourtant il ne faut pas croire que tout se soit borné à une stérile admiration : le Seigneur a bien voulu nous accorder quelques prémices pour encourager notre zèle novice ; parmi la foule curieuse, il a su choisir ses Denys et ses Damaris. Une famille entière est rentrée dans le sein de l'Eglise ; la mère s'est présentée sur les fonds du baptême avec ses quatre enfans en bas âge ; elle a reçu la naissance spirituelle avec ceux qui lui devaient leur naissance corporelle. Une autre dame, anglaise de nation, se présenta une après-midi ; elle apportait son jeune enfant à baptiser, et sollicitait la même faveur pour elle-même : elle n'avait pu assister aux instructions, étant très-éloignée de l'église. Mais son désir était si vif que le prêtre lui demande si elle croit tout ce que croit la sainte Eglise : Je crois, dit-elle fermement ; comme elle était instruite, il lui met un livre entre les mains et quelques instans après elle était suffisamment instruite pour recevoir le baptême avec son enfant. Quatre adultes s'étaient déja réconciliés avec l'Eglise ; deux autres l'avaient fait la veille de la mission : en tout 9 adultes et six enfans. (Ajoutons à cette liste le retour d'une quinzaine de Canadiens que le contact des protestans, la lecture des livres pernicieux, l'Evangile mal entendu et expliqué par les ennemis de l'Eglise avaient totalement éloignés de la religion de leurs pères et de leurs compatriotes ; et même de toute religion chrétienne, puisqu'on en a vu qui à force de lire le nouveau testament ne croyaient plus à la divinité de J. C. ni à la Ste. Trinité. Et qu'on dise si on ne voit pas dans ces conversions la grâce du St. Esprit dont nous célébrions en ce tems la descente sur les apôtres et les premières conquêtes pour le christianisme naissant,)

Mais le fruit principal de la mission, parce que c'était le premier but de nos efforts, ça été la réformation des mœurs des catholiques qui, tout en conservant la foi en avaient oublié les œuvres et dont la conduite fesait trop souvent l'opprobre de la religion, en éloignant ceux que ses marques éclatantes de

divinité lui auraient ramenés. Les scandales des mauvais catholiques, cesseront, nous l'espérons, d'offrir un prétexte à nos frères séparés de rester dans le schisme, c'est un point sur lequel nous avons appuyé, et nous avons vu avec plaisir que les catholiques ont compris la responsabilité que ferait peser sur eux une conduite indigne de leur foi ; ils se sont dit : notre sainte mère n'aura plus à rougir de nous : non contens de briller par la vraie foi, avec la grâce de Dieu nous brillerons aussi par les œuvres. Aussi bien des scandales ont été retranchés ; bien des mariages contractés contre les lois de l'Eglise, bien des unions scandaleuses ont été ou rompus ou légitimés ; la pratique de la religion a ramené la paix dans bien des ménages désunis, la tempérance a opéré des réunions où le vice contraire avait opéré des séparations dont tout le monde souffrait ; des règles ont été tracées pour que certaines assiduités ne fussent point pour la jeunesse une occasion de désordre. Une malheureuse habitude trop canadienne a reçu là comme ailleurs un coup dont les mœurs s'applaudiront dans quelques années. Bien des pauvres gens éloignés des Eglises se sont approchés des sacremens;des jeunes gens, de jeunes filles, de 16, 18, 20 ans, ont eu le bonheur de faire leur première communion, retardée par l'éloignement,quelque fois par l'indifférence ; quelque fois c'étaient des pères de famille qui ayant passé leur vie dans les Etats étaient parvenus à 30, 40 ans sans avoir fait acte de religion catholique.

Nous devons dire maintenant combien nous avons été touchés des sacrifices qu'ont fait ces pauvres gens particulièrement des Etats et des townships pour se rendre à la mission ; nous les voyions venir souvent de 10, 12, 15 lieues, quelque fois à pied, quelque fois au prix d'une piastre par jour arrachée à leur misère ; souvent non sans danger, ceux de l'Isle du Nord à dix lieues ont traversé le lac au milieu de la tempête dans leurs frêles embarcations ; partant envers et contre tous ; on les raillait : peu importe ; on les menaçait de leur ôter leurs places : *nous en trouverons d'autres* ! On demandait au maître d'une scierie ce qu'il pensait de la mission : j'en pense, dit-il, que je ne voudrais pas qu'il y en eût souvent, impossible à moi de retenir mes ouvriers. Est-ce que nous les poussons à cela ? Bien loin de là : à ceux qui ne peuvent venir que les jours fériés, nous ne demandons pas plus ; mais eux ne raisonnaient pas ainsi : ils apprenaient aujourd'hui a dix lieues que la mission se fesait : le lendemain rien ne pouvait les arrêter. Qui leur en fera un crime ? C'est leur unique consolation ; et d'ailleurs un peuple aussi fortement attaché à sa religion ne peut que prospérer. Pour nous, nous avons bien auguré du Canada, en voyant ses enfans exilés sur la terre étrangère, rester toujours eux-mêmes, c'est-à-dire, catholiques par le fond de leurs entrailles. Dieu n'abandonnera point ses enfans fidèles et malheureux. Aussi dans leur foi naïve croyaient-ils au merveilleux. Un d'eux racontait qu'un jour ayant amarré sa barque, il voulut dormir, mais le sommeil le fuyait ; découragé,il se remet à flot et le vent l'amène à la baieMissisquoui au moment où l'un de nous qui y était allé faire quelques instructions allait se retirer.Le brave homme bénit la Providence qui lui procure une occasion qu'il n'avait pas eue depuis longtems.

Un mot que nous ne devons point oublier, parce qu'il rappelle le souvenir du saint évêque qui nous a tracé la route, et qu'il montre à quelle distance

les missions peuvent prolonger leur effet ; une femme ne s'était point confessée depuis long-tems, sa vie n'avait pas été des plus régulières, mais depuis un an elle avait changé de vie sans avoir eu l'occasion de voir de prêtre comment ne pas se convertir, disait-elle, quand on entend parler de tout ce que fait le saint évêque ?

La victoire était donc remportée, il fallait arborer l'étendard du vainqueur ; cet étendard, c'était la croix sur laquelle et par laquelle le Rédempteur a triomphé de l'enfer et de la mort. Une grande croix recouverte en fer blanc avait été préparée ; elle a été bénie solennellement par Mgr., puis portée en triomphe par quatre compagnies de quarante ou cinquante hommes, au milieu des cantiques chantés avec enthousiasme et des vivats souvent répétés. Quand elle a été élevée au-dessus de toutes ces têtes il a semblé voir la religion catholique s'élever au-dessus de toutes les sectes et les laissant à ses pieds, le supérieur de la mission a dit quelques mots pour venger son culte outragé par ceux qui veulent bien en ignorer la nature. La tranquillité n'a été troublée qu'un instant par un individu honoré du mépris général qui a voulu se faire un jeu d'insulter également les protestans et les catholiques tous réunis dans un même respect, du moins extérieur, pour le signe de la rédemption. On lui a ôté l'envie d'y revenir.

Maintenant salut à la croix dominatrice qui est là tendant les bras à tous, que tous répondent à son appel et s'embrassent dans la paix de J. C. et que tous en passant se rappellent les douleurs de celui qui souffrit sur la croix !

UN MISSIONNAIRE.

L'AUMONIER DU REGIMENT.

(SUITE ET FIN.)

A quelques jours de là, et lorsque l'abbé gardait encore le lit, un attentat du même genre, commis contre un officier, causa dans le régiment une fermentation extraordinaire, mais il eut des conséquences bien plus graves. Un jeune lieutenant, vif, emporté, usant quelquefois peut-être sans justice et sans modération de son autorité envers des vétérans à qui son inexpérience le rendait peu respectable, reçut un soir, à peu de distance du quartier où il allait remplir quelque devoir de son grade, une de ces humiliations pour lesquels les lois militaires veulent du sang. Il fut assailli par derrière, renversé sur le pavé ; on lui arracha ses épaulettes et son épée qu'on brisa en mille pièces, et l'on accompagna cet acte de violence du traitement le plus injurieux. Deux sous-officiers étaient seuls absens du quartier à l'heure où ce crime militaire avait été commis : c'étaient Bertrand et un autre ; mais il fut constaté que Bertrand était rentré le dernier à la caserne ; d'ailleurs, le lieutenant outragé déclara, sous la foi du serment, qu'il croyait bien le reconnaître pour l'auteur de l'attaque dont il avait été l'objet ; et le vieux maréchal-des-logis fut condamné à mort ; il avait montré devant les juges une complète indifférence sur son sort, et n'avait voulu ni avouer, ni nier la faute dont il était accusé.

Le vétéran attendait, en fumant tristement sur la paille de son cachot, le moment de son exécution, que les opérations du conseil de révision ne retardaient que de quelques heures, lorsque l'abbé Lubbert se présenta devant lui,

"— Ah ! dit-il sans manifester aucune émotion, c'est vous qui venez sans doute me reprocher le mal que je vous ai fait : hé bien ! je n'en suis pas fâché, parce que je ne vous aime pas..... Mais n'êtes-vous pas satisfait ? demain à cette heure-ci, il n'y aura plus de Bertrand !... C'est assez dur, j'espère, de finir comme cela après trente ans de service !

"—Mon ami, répondit l'abbé Lubbert avec son calme et sa douceur habituels, vous vous trompez entièrement sur les motifs de ma visite. Dieu vous pardonnera le mal que vous m'avez fait sans aucun motif, parce que je vous l'ai pardonné moi-même ; qu'il n'en soit plus question entre nous. J'ai appris votre malheur avec un vif chagrin : vous devez souffrir, Bertrand : je viens souffrir avec vous ; vous n'avez pas maintenant un ami plus sincère et plus dévoué que moi.

"—C'est inconcevable ! murmura le vétéran en secouant sur un de ses ongles la cendre de sa pipe et en regardant le prêtre avec étonnement. Comment, vrai, vous venez me voir par amitié ?

"—N'en doutez pas, Bertrand, et en signe de réconciliation, donnez-moi votre main ; donnez ; et, comme je ne méritais pas votre haine, dites-moi que vous ne me haïssez plus. ..

"—Me suis-je donc trompé, murmura le vieux soldat avec émotion, tandis qu'il tendait une main à l'aumônier, et que de l'autre il ôtait son bonnet de police. Mon aumônier, vous êtes un brave homme, et moi, je suis...

"—N'achevez pas, mon ami, reprit l'abbé, et causons ensemble comme deux frères qui se revoient après une longue absence, et, ajouta-t-il d'une voix moins assurée, qui sont sur le point de se séparer pour toujours.

"—Je le veux bien, mon aumônier."

Ils s'assirent tous deux sur la paille qui jonchait le sol humide du cachot, et, après un court moment de silence durant lequel Bertrand parut plongé dans une méditation rêveuse, l'abbé reprit de nouveau la parole.

"—Je suppose, mon cher Bertrand, lui dit-il, que vous ne craignez pas la mort, et que vous la recevrez en homme qui l'a bravée tant de fois sur le champ de bataille ; non, je ne doute pas de votre courage. Mais n'avez-vous jamais pensé qu'il restait quelque chose de nous après notre mort, et qu'il y avait un Dieu qui nous demanderait un compte sévère de toute nos actions ?

"—Jamais, répondit le maréchal-des-logis ; cela ne me regarde pas.

"—Vous vous trompez, Bertrand, reprit vivement l'aumônier : la durée de cette vie n'est rien comparativement à celle de notre âme, qui ne doit pas mourir. Descendez en vous-même : vous y trouverez cette pensée d'immortalité qui est la seule espérance de l'homme. Par exemple, Bertrand, la faute que vous allez si cruellement expier est grande sans doute, mais elle n'a entraîné pour vous une peine aussi forte que parce que vous avez été jugé d'après des lois que les hommes ont crues nécessaires, mais dont Dieu, notre père suprême, ne saurait approuver la sévérité. Ne faut-il pas qu'il y ait un juge entre vous et les hommes ? ne faut-il pas que vous trouviez au-delà de la vie une réparation de cette injustice ?

"—Oui, dit Bertrand avec gravité, tout ce que vous me dites, je le comprends, parce que, voyez-vous, mon aumônier, malgré ce qui s'est passé

entre nous, et dont je vous demande pardon maintenant de tout cœur, je ne suis point un méchant homme....

"—Mon frère, mon ami, s'écria l'abbé Lubbert, je suis heureux de vous voir dans ces bons sentimens. Si vous saviez combien il faut peu de chose pour toucher ce Dieu de miséricorde et de bonté! Durant votre vie militaire vous avez dû commettre beaucoup d'actes de violence que les lois de la guerre, c'est-à-dire les préjugés des hommes, sont loin de blâmer... Mais Dieu ne les approuve pas. Ce Dieu, au nom duquel je vous parle, est le protecteur des opprimés et des malheureux; il ne faut pas que leurs larmes, que leur sang s'élève contre vous quand vous paraîtrez devant lui.... Repentez-vous, mon frère, repentez-vous dans votre cœur: une courte prière vous méritera votre pardon, parce que vous n'avez point agi avec des intentions criminelles, et que vous avez seulement obéi à ceux que Dieu avait faits vos supérieurs sur la terre.

"—Ah ça! mon aumônier, dit Bertrand avec une vive émotion, ne parlez plus ainsi, je vous prie, vous me faites pleurer, et il faut que je meure comme j'ai vécu, en vrai soldat...

"—Laissez couler, mon frère, laissz couler sur mon sein ces précieuses larmes: elles me prouvent que Dieu vous a touché: appui éternel des infortunés, il est descendu dans ce cachot, il est avec nous, il nous voit, il nous entend. Il fut un temps où tous les hommes étaient condamnés dans sa justice; comme vous il n'y a qu'un instant, ils n'avaient point recours à lui dans leurs peines; ils n'honoraient point son nom; ils mouraient avec désespoir. Alors, dans son inépuisable bonté, il envoya son fils sur la terre, son verbe, sa pensée qui revêtit une enveloppe humaine pour apprendre aux hommes à souffrir, à aimer, à prier.... Et ce fils de Dieu, notre Rédempteur, a subi toutes les humiliations sans se plaindre: les hommes l'ont attaché à une croix sur laquelle il est mort en priant pour ses bourreaux.... Voilà sa sainte image, ômon frère, ajouta l'aumônier avec une véhémente onction, en tirant un crucifix de son sein; agenouillez-vous devant lui... je suis le ministre de sa sainte loi, et j'ai reçu le pouvoir de remettre leurs fautes à ceux qui implorent sa miséricorde... Bertrand, mon frère, vous pleurez, et vous croyez, n'est-ce pas?

"—Comment voulez-vous donc que je vous résiste, mon aumônier? dit le vieux soldat; je ne connaissais pas les armes dont vous vous servez: vous me renversez comme je vous ai renversé avec mon cheval... Je ferai tout ce que vous voudrez.

"—Agenouillez-vous donc, mon frère, répondit l'abbé Lubbert dans un pieux ravissement; faites sur vous le signe de la rédemption, et ouvrez-moi votre cœur en présence de Dieu."

Bertrand obéit à ces invitations de l'aumônier avec la précision militaire; mais il éprouva quelque difficulté à faire le signe de la croix: l'abbé prit sa main droite et lui indiqua les moyens d'accomplir ce signe symbolique de la foi.

"—Pardon, mon aumônier, dit Bertrand en souriant et dans le langage de de son état, je suis encore gauche comme une recrue, mais cela viendra..."

La confession de ce vieux soldat révéla à l'abbé Lubbert un de ce beaux caractères militaires dont les écarts sont l'œuvre d'habitudes violentes, le résultat d'une vie aventureuse exposée tous les jours aux chances de la mort, mais qui offrent dans leur expression intime de nobles sentimens d'honneur et de probité. Il était désormais facile à l'aumônier de modeler ce bronze qui s'était amolli sous sa main : il fit au vieux cavalier les plus touchantes exhortations, et parvint à lui faire comprendre qu'il y a plus d'héroïme à pardonner une injure qu'à s'en venger brutalement. Il lutta victorieusement contre tous ses préjugés de soldat, et le maréchal-des-logis, doux et soumis comme un jeune enfant, semblait en revêtir l'innocence à mesure que les paroles du prêtre pénétraient dans son cœur ; mais l'abbbé avait remarqué avec peine que Bertrand ne lui avait point parlé du fait qui avait motivé sa condamnation : il lui demanda plusieurs fois s'il n'avait rien à ajouter. Le soldat lui répondit toujours que non. Alors l'aumônier le bénit et reprit avec lui la conversation amicale qu'il avait eue avant sa confession.

"—Eh bien ! Bertrand, lui dit-il qu'éprouvez-vous maintenant ? ne vous sentez-vous pas moins affligé et mieux préparé à mourir sans faiblesse ?

"—C'est vrai, répondit Bretrand. Ils peuvent venir maintenant : défendez-leur de m'apporter de l'eau-de-vie, vos paroles m'ont fait trop de bien. Je vous reverrai, n'est-ce pas ! vous m'accompagnerez.

"—Jusqu'au dernier moment, mon frère, je resterai auprès de vous, murmura l'aumônier d'une voix émue.

"—Oh ! je le vois maintenant ; oui, vous êtes mon seul et mon meilleur ami.... Pourquoi donc avez-vous pris tant d'intérêt à moi, qui avais si mal agi envers vous ? qui a pu vous inspirer tant de bonté pour un homme qui le méritait si peu ?

"—C'est la religion, mon ami ; c'est la parole de celui qui est mort pour nous sur la croix,et qui nous a recommandé d'aimer les hommes comme nos frères, et ceux qui sont malheureux plus que tous les autres....

"—C'est une belle théorie que celle-là ! s'écria Bertrand.... Ainsi, il faut donc pardonner à tout le monde ?

"—Oui, sans doute : et rappelez-vous toujours la prière que je vous ai apprise, et qui commence par ces consolantes paroles : " Notre père qui êtes aux cieux !.... " Mais vous avez encore quelque chose à me dire, mon ami, j'en suis certain ; je vous vois encore rêveur et agité.... Parlez, au nom du Ciel !....

"—Eh bien ! mon aumônier, c'est que je vous admire de plus en plus, vous qui êtes venu me voir, me consoler, m'apprendre à connaître une autre vie quand on va m'arracher celle-ci ; vous que j'avais offensé ! et l'homme pour qui je meurs m'abandonne lâchement ! il n'est pas même venu aux barreaux de ma prison pour me dire " Merci, Bertrand ! " et tout mon sang va couler pour sa propre faute... car je suis innocent, mon aumônier, voyez-vous ; je n'avais qu'un mot à dire pour me sauver, mais ce mot perdait un ancien camarade : je n'ai pas voulu le prononcer.

"—Vous êtes innocent ! s'écria l'abbé Lubbert, et vous avez tant tardé à me le dire ! O mon Dieu ! je vous remercie ! Achevez, Bertrand ; dites-moi la vérité, toute la vérité....

"—La voilà, mon aumônier. Comment a-t-on pu penser qu'un vieux soldat comme moi aurait ainsi manqué tout à coup à la discipline? cela n'était pas possible. Nous rentrions le soir avec Perrin, maréchal-des-logis comme moi; nous venions du cabaret, mon aumônier, mais nous avions été sobres. Nous avons tout à coup aperçu le lieutenant qui marchait à quelques pas devant nous. " Attends, me dit Perrin, je m'en vais le corriger." Je voulus l'arrêter; il n'était plus temps; et la malheureuse affaire eut lieu en moins de temps que je n'en mets à vous la raconter; puis il prit la fuite; moi, je m'en allai lentement, et j'engageai plusieurs bourgeois, qui ont ensuite déposé contre moi, à secourir le lieutenant. Voilà pourquoi je suis rentré si tard, et c'est moi qu'on a condamné....

"—Non! non! s'écria l'aumônier en se levant précipitamment, vous ne mourrez pas! Le mensonge n'a pas souillé vos lèvres dans ce moment suprême... Non! vous vivrez, Bertrand, pour servir d'exemple à vos camarades, et pour témoigner de la bonté de Dieu.... Mais pardonnez à votre coupable ami; pardonnez-lui les maux que vous avez supportés pour sa faute; prouvez moi que votre cœur généreux est pur maintenant comme celui d'un ange, en remerciant Dieu de l'épreuve à laquelle il vous a soumis.

"—Vous le voulez, mon aumônier, mon frère maintenant? je lui pardonne de tout mon cœur!... Puis il ajouta d'une voix émue: " Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit béni! "

On doit ignorer quels moyens employa l'abbé Lubbert pour faire parvenir la vérité aux juges; mais ce jour même le conseil de révision cassa le jugement qui condamnait à mort le maréchal-des-logis Bertrand, et le déclara innocent, en le rétablissant dans son grade. Il est probable que sa déclaration fut faite avec assez de circonspection pour qu'en démontrant l'innocence du condamné, elle ne compromit point le vrai coupable, qui ne fut point inquiété. Il est impossible de décrire l'effet que produisit cette nouvelle sur le brave Bertrand: il voyait tomber ses chaînes au son de cette voix harmonieuse et tendre qui était venue le consoler dans son affliction; et, dans la simplicité de son âme, il dut penser qu'en effet son aumônier avait reçu un pouvoir supérieur à celui des autres hommes.

Mais à peine Bertrand eut-il recouvré sa liberté, que ses préjugés militaires reprirent un moment sur lui toute leur influence. Il alla trouver Perrin et lui reprocha en termes énergiques son indifférence et sa lâcheté... Ces paroles furent suivies d'un duel; mais à peine les deux champions avaient-ils mis le sabre à la main, que l'aumônier parut sur le champ de bataille.

" Eh quoi! Bertrand, lui dit-il avec sévérité, avez-vous déjà oublié votre promesse? un serment fait à Dieu!... Et vous, Perrin, apprenez que cet homme doit être sacré pour vous; vous en savez la raison, et si son sang coule encore dans ses veines ce n'est pas à vous qu'il le doit. Redevenez amis, et oubliez le passé. "

Les deux vétérans jetèrent leur sabre, se tendirent la main et embrassèrent plusieurs fois avec une chaleureuse effusion celui qui venait de les réconcilier.

Le respect et la vénération que les deux plus anciens sous-officiers du corps montrèrent dès-lors pour l'abbé Lubbert favorisèrent les pieux travaux

de ce jeune ecclésiastique. Il parcourait les chambrées, il assistait aux manœuvres, et toujours il était accueilli avec empressement, écouté avec fruit. Il était souvent même obligé de modérer le zèle et l'admiration que les vétérans lui témoignaient.

" Mes amis, leur disait-il, je vous remercie ; mais ce n'est pas moi qu'il faut aimer, c'est Dieu dont je suis les commandemens ; ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est sa loi qui m'inspire les actions que vous trouvez bonnes."

Lorsque quelques jeunes soldats se permettaient derrière l'abbé Lubbert quelques propos inconvenans, quelques gestes grossiers, Bertrand les réprimandait vertement, non sans laisser échapper quelques juremens énergiques. Alors l'abbé se retournait et disait à Bertrand, en lui montrant le ciel :

" Mon cher Bertrand, laissez-les dire, le Juge de toutes les actions humaines est là-haut... Ne jurez pas ainsi, quoique ce ne soit pas pour vous un grand péché, parce que ces paroles malheureuses ne sont chez vous que la conséquence d'anciennes et mauvaises habitudes ; mais c'est toujours une faute que d'oublier la modération qui nous place au-dessus des injures.. "

Depuis ce temps nul homme ne fut plus respecté parmi les dragons que l'*aumônier du régiment*.

EPHEMERIDES RELIGIEUSES.

POUR LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JUIN.

1er. juin 1772.—Mort de l'abbé de La Bletterie, traducteur de Tacite, auteur de l'*Histoire de l'empereur Julien*, critique distingué, savant aimable. Il était de l'Académie des Belles-Lettres.

4 juin 1620.—Le cardinal de Richelieu fait rebâtir le palais de la Sorbonne, cette compagnie justement appelée par Mézeray le concile perpétuel des Gaules, l'aréopage de l'Eglise et le flambeau de la foi.

7 juin 1654.—Louis XIV est sacré à Reims.

9 juin 1348.—Le pape Clément VI achète de Jeanne, reine de Naples, la ville d'Avignon avec ses faubourgs, son territoire et ses confins, pour la somme de quatre-vingt mille florins. Avignon n'a été définitivement réuni à la France qu'en 1791.

11 juin 1154.—Départ de Louis-le-Jeune pour la seconde croisade.

14 juin 379.—Mort de saint Basile.

15 juin 455.—Les Vandales prennent Rome et la pillent pendant quatorze jours. Le pape saint Léon, moins heureux cette fois que dans son ambassade auprès d'Attila, avait cependant obtenu de leur roi Genséric, qu'on ne commettrait ni meurtres ni incendie, et qu'on ne toucherait point aux trois principales basiliques.

15 juin 1755.—Mort de l'abbé de Vertot. Ses ouvrages sont : l'*Histoire des Révolutions romaines*, celles des *Révolutions de Suède*, celles *de Malte*, et celles des *Révolutions de Portugal*, qui fit dire à Bossuet : *Voilà une plume taillée pour la vie du maréchal de Turenne*.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, PTRE. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL:
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.